

Daniel Johah GOLDHAGEN, Les bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et l'Holocauste. Paris, Seuil, coll. Point, 1997, 799 p., fotogr., tabl., append., bibliogr., index.

Hugues Duquette

Volume 24, Number 2, 2000

Anthropologie, relativisme éthique et santé

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015667ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015667ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Duquette, H. (2000). Review of [Daniel Johah GOLDHAGEN, Les bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et l'Holocauste. Paris, Seuil, coll. Point, 1997, 799 p., fotogr., tabl., append., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 24(2), 172–173. <https://doi.org/10.7202/015667ar>

Daniel Johah GOLDHAGEN, *Les bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et l'Holocauste*. Paris, Seuil, coll. Point, 1997, 799 p., photogr., tabl., append., bibliogr., index.

Trop peu d'anthropologues ont étudié l'énigme des génocides et plus particulièrement le judéocide. Cette absence de littérature rend ardue l'élaboration d'un discours anthropologique sur ce sujet. Malgré sa formation en sciences politiques, et bien que le livre recensé constitue sa thèse de doctorat dans ce champ académique particulier, Goldhagen vient, semble-t-il, pallier cette absence en livrant certaines pistes de réflexions essentielles pour une anthropologie de la Shoah.

Il interroge un des aspects le plus fondamental et le plus méconnu de la perpétration du génocide des Juifs : « Comprendre les actes et l'état d'esprit de dizaines de milliers d'Allemands ordinaires qui [...] ont participé au génocide » (p. 12). La thèse que défend Goldhagen est qu'un type particulièrement virulent d'antisémitisme avait infecté la société allemande et aurait poussé les Allemands à exterminer les Juifs. Déjà se profilent plusieurs interrogations : Qu'est-ce qu'un Allemand ordinaire ? Quel est ce type d'antisémitisme meurtrier et qu'elle est sa nature ?

La première partie du livre répond à ces questions par le biais d'une réévaluation historique et anthropologique de l'antisémitisme. Historique, car l'auteur recense l'évolution de l'antisémitisme vers une forme moderne, l'antisémitisme éliminationniste, qui amenait les Allemands « à conclure que les Juifs *méritaient de mourir* » (p. 26). Anthropologique, car cet antisémitisme est abordé comme un modèle cognitif, un axiome culturel, un « *c'est comme ça* » de la culture allemande.

Ce sens commun constitue le fil conducteur d'une réinterprétation du contexte politique et institutionnel dans lequel s'est développée puis perpétrée la Solution finale. À la lumière de l'antisémitisme éliminationniste, les politiques nazies à l'égard des Juifs et l'évolution de l'institution emblématique de la Shoah, les camps, deviennent « une tentative concertée, encore que flexible et inévitablement expérimentale, née d'une volonté consciente d'éliminer le pouvoir et l'influence prêtés aux Juifs aussi complètement et définitivement que possible » (p. 188).

Dans le but d'étayer ces dires forts de conséquences, Goldhagen présente trois études de cas d'institutions du génocide. Le premier cas (3^e partie), le 101^e bataillon de réserve de la police, a déjà fait l'objet d'une enquête scientifique. Ces deux études tirent les mêmes conclusions concernant ce bataillon qui ne semble pas avoir constitué « un groupe très prometteur pour le recrutement de meurtriers de masse » (Browning 1994 : 69). Et pourtant, les policiers, malgré *les possibilités explicites* de se faire dispenser des boucheries (et gare aux cœurs sensibles), ont majoritairement tué à bout portant des milliers de Juifs, « nettoyant » ainsi plusieurs villages. À partir de ces faits macabres, Goldhagen propose une interprétation radicalement différente de celle de Browning. L'« ordinarité » goldhagienne n'a, en effet, rien à voir avec un habitus universel qui s'énoncerait ainsi : « Alors si les hommes du 101^e bataillon de réserve de police ont pu devenir des tueurs, quel groupe humain ne le pourrait pas ? » (Browning 1994 : 248). Au contraire, pour Goldhagen, la conclusion de cette première démonstration est qu'il n'y avait que des Allemands ordinaires, c'est-à-dire culturellement antisémites.

Cette thèse est aussi au cœur de l'analyse des camps de travail (4^e partie). Goldhagen insiste beaucoup sur les différents traitements infligés aux Juifs qui allaient à l'encontre des intérêts économiques de l'Allemagne. Or, selon Goldhagen, ce jugement d'irrationalité s'avère être en fait le produit de notre ethnocentrisme qui nous empêche de voir d'autres

logiques sociales : la société allemande n'était pas irrationnelle : elle avait une priorité, l'extermination des Juifs, dictée par cette « animosité culturelle » qu'était à l'époque l'anti-sémitisme éliminationniste.

De même, durant les marches de la mort qui ont eu lieu vers la fin de la guerre (5^e partie), « les Allemands avaient beaucoup à perdre en continuant à tuer et brutaliser les Juifs » (p. 539). À la différence des camps de travail et des bataillons de police, il n'y avait aucune présence d'autorité : Himmler avait d'ailleurs ordonné que cessent les massacres des Juifs. Les Allemands ont pourtant continué les massacres, désobéissance qui démontre, nous dit Goldhagen, à quel point les agents du génocide avaient intériorisé l'objectif de tuer les Juifs.

Le livre de Goldhagen propose une manière de penser l'extermination des Juifs sous le 3^e Reich. L'idée du peuple meurtrier, donc d'une culpabilité collective est, de prime abord, insoutenable et choque notre sens commun. Dans ce sens, les conclusions de l'auteur doivent être relativisées, car « ce dont il s'agit dépasse l'Allemagne et les Allemands » (Legendre 1998 : 340). La levée du tabou du meurtre dans une société est un phénomène complexe qui ne saurait se réduire à un trait culturel.

Cependant, sous prétexte de sa monocausalité et de son simplisme, cet ouvrage ne doit pas être balayé du revers de la main. Les conclusions de l'auteur mettent à jour une dimension fondamentale de la Shoah et, par extension, des génocides modernes : les meurtres de masse ne sauraient s'accomplir sans mobiliser les masses. Or, la mobilisation n'est pas seulement, contrairement à ce qu'argumente Goldhagen, une « passion » : la *mobilisation immobilise*. La mobilisation c'est aussi apprendre à se taire, un « consensus social général pour *ne pas voir ni savoir* » (Legendre 1998 : 342).

Références

- BROWNING C., 1994, *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne*. Paris, Les Belles Lettres.
- LEGENDRE P., 1998, « La Brèche. Remarques sur la dimension institutionnelle de la Shoah » : 339-349, in *Sur la question dogmatique en Occident*. Paris, Fayard.

Hugues Duquette
 Département d'anthropologie
 Université Laval
 Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4
 Canada
 hduquette@hotmail.com
